

Le cosmos

Comment la référence au cosmos s'est-elle substituée à la valeur de l'Universel ? Pour les militants, la Terre est devenue une cause. Comment ne pas dériver de l'affirmation du principe de précaution à la généralisation des outils de surveillance et de régulation ?

Il n'est plus possible de parler d'engagement sans parler de l'engagement écologique. Une cause, au-delà des différents mouvements locaux dans lesquels les gens s'impliquent, a été capable – en pleine crise de la notion d'universalisme – de donner un référentiel commun aux habitants de la Terre. Elle a donné naissance à la notion de Terre-patrie.

Comme le dit le sociologue Ulrich Beck, nous devons nous défaire du vocabulaire de la modernité classique. Le point de départ de son livre *La Société du risque*¹, écrit en 1985, c'est l'idée que l'on ne

1. Ulrich Beck, *La Société du risque – Sur la voie d'une autre modernité*, Aubier, 2001.

LA NOUVELLE ORIGINE

peut plus se représenter le progrès comme une espèce de train tiré par une locomotive qui serait le progrès technique. Il faut dénoncer les « dégâts du progrès », dit-il, comme cela a été fait ailleurs, et notamment en France à la fin des années 1970, mais il faut aller plus loin et inventer une nouvelle modernité. C'est ce qu'il appelle la « seconde modernité ». Elle part du postulat que non seulement la technologie et le progrès technologique ne sont pas la solution, mais qu'ils sont la question même.

Bien au-delà des risques naturels, les risques liés à la puissance de la technologie sont devenus tellement dévastateurs pour l'humanité que la véritable modernité d'une société s'apprécie à sa façon d'anticiper les risques et de s'organiser pour y faire face. Autrement dit, la modernité n'est pas un effet second d'un progrès technique, c'est la marque, la caractéristique, l'attitude d'une société qui s'organise pour éviter d'être submergée par les dangers de la technologie.

Cette idée va profondément marquer le débat allemand. Périodiquement, on dit que la gauche française « n'a pas encore fait son congrès de Bad Godesberg », le congrès par lequel le Parti socialiste allemand, le SPD, reconnaît en 1959 le primat de l'économie de marché. On désigne ainsi un enjeu en fait largement dépassé ! Le problème actuel n'est plus celui soulevé au congrès de 1959, mais plutôt celui évoqué au congrès du SPD de 1989, quatre ans après la sortie en Allemagne de l'essai *La Société du risque* : le socialisme allemand met parmi les enjeux majeurs du SPD la préoccupation de l'équilibre écologique.

L'UNIVERSALITÉ

Beck va donner une signification globale à tous les combats, initiés et fondés tout d'abord sur des mouvements militants relativement locaux et partiels, qui entourent l'écologie. Au-delà même du cadre allemand, le courant intellectuel que Beck initie au milieu des années 1980 assurera le succès de certaines expressions telles que « développement durable » jusque dans les organisations internationales. La portée de ce discours sur l'écologie provient du fait que, peu à peu, les termes du débat dépassent les différents enjeux qui cristallisent tour à tour la mobilisation : pluies acides, dangers des grands programmes nucléaires, marées noires, disparition de certaines espèces, lutte pour préserver la biodiversité, trou dans la couche d'ozone, traitement des déchets, existence de pays-poubelles, OGM, effet de serre, réchauffement climatique.

Au-delà d'une dénonciation des méga risques, la force du raisonnement écologique tient à sa capacité de contribuer à un nouvel universalisme, en abordant tout à fait autrement les fameux enjeux de l'anti-bons sentiments, de l'antiscience et de l'antitotalitarisme.

Derrière l'émergence de nouvelles solidarités qui unissent peuples du monde et générations, l'expression même que formule Edgar Morin d'une « Terre-patrie », dont nous serions tous les habitants, est, quelque part, l'argument anti-bons sentiments. Le fait que la Terre soit notre patrie n'est pas un projet mais un état de fait. Si l'on ignore ce fait, il se retournera contre nous.

LA NOUVELLE ORIGINE

Dans le même temps, le caractère péremptoire des argumentaires scientifiques est rejeté. Tout est discutable et peut être considéré sous un autre angle. Il n'y a pas de vérité installée et, de ce point de vue, sans être un mouvement antiscience, l'écologie est un mouvement contre la science institutionnelle considérée comme une religion ou comme une croyance.

Le fait de fonder sa légitimité sur des initiatives citoyennes la situe enfin aux antipodes du totalitarisme. L'écologie représente, dans sa dimension militante, un mouvement qui a un caractère contemporain fort, car il s'appuie sur le rejet de valeurs dépassées.

Avec l'écologie, il est question d'une critique qui n'a pas le même sens, le même projet, la même idéologie que le libéralisme, et qui a encore un avenir devant elle là où le libéralisme n'est déjà plus à son apogée. Un point à noter toutefois : le mouvement écologique ne s'est jamais emparé jusqu'ici des questions qui ont trait aux technologies de l'information.

Les scientifiques critiques qui ont pris part au mouvement écologique sont pour la plupart des biologistes, des physiciens, des vulcanologues, des climatologues, des chimistes impliqués dans la réflexion sur les OGM, mais on compte très peu de gens issus du monde des technologies de l'information. Et, finalement, dans beaucoup de mouvements militants écologistes, on retrouve l'idée approximative que les technologies de l'information seraient plutôt du côté d'un monde dont on n'aurait pas à se méfier – pas

L'UNIVERSALITÉ

le monde de la pollution, de la fumée, des usines, des rivières infestées et des dangers d'autant plus violents et insidieux qu'ils sont invisibles. On s'intéresse donc peu au monde virtuel, au monde du double, et on le considère comme un univers dans lequel il y aurait moins de transports, moins de besoins d'énergie et d'autres modèles de croissance possibles, et peut-être une régulation générale qui pourrait être plus souple si elle était informatisée. Pendant longtemps, l'écologie fut amenée à traiter positivement tout ce qui avait trait aux technologies de l'information, sans pour autant perpétuer les naïvetés originelles des années 1980, lorsqu'on opposait l'énergie et l'information.

Cela étant dit, il semble que l'on chemine aujourd'hui vers un rapprochement entre l'écologie et des questions nées des technologies de l'information. Ce rapprochement a d'abord été, en quelque sorte, négatif. Les partisans des principes de prudence et de précaution, issus du monde de l'écologie, ont été gênés d'entendre, à l'occasion de la guerre en Irak, la thèse de « la guerre préventive » développée par l'administration Bush, qui puisait directement aux sources de leur propre matrice de raisonnement.

Le film de Spielberg, *Minority Report*, attirait l'attention sur les dangers d'une intelligence artificielle sophistiquée qui déboucherait sur une capacité de prévoir les comportements humains. La police pourrait ainsi savoir que tel crime aurait lieu à telle heure et à tel endroit. La question morale que cela pose : faut-il ou non intervenir préventivement

LA NOUVELLE ORIGINE

lorsque les ordinateurs signalent un phénomène à venir ?

Le général Colin Powell, secrétaire d'État du gouvernement Bush, décrit la légitimité de l'attaque contre Saddam Hussein de la même façon que quelqu'un qui viendrait de regarder *Minority Report* : « Lorsque l'on voit un dictateur criminel qui est en train de manipuler des armes de destruction massive en s'appêtant à agir pour le pire, a-t-on le droit de le laisser aller jusqu'au bout, ou faut-il intervenir préventivement ? »

La théorie de la guerre préventive, soutenue par l'administration américaine sur la base d'informations fausses, notamment l'existence d'armes de destruction massive, est une sorte d'enfant naturel du principe de précaution. On voit que la précaution n'est pas un principe d'action humaine qui serait comme en suspension et trouverait une instrumentation grâce aux outils de la cybernétique. À l'inverse, on se pose la question de la précaution parce que l'on manie une technologie de prévision, de prévention, de simulation et d'anticipation qui s'est généralisée. Ce fait-là a déjà pu susciter, dans les milieux militants écologistes, des interrogations diverses du type : est-ce que nous sommes tous devenus des militaires américains ?

Plus fondamentalement, l'étape technologique dans laquelle nous entrons avec les NBIC (la convergence nano, bio, info, cogno) fera qu'il n'y aura pas d'un côté les problèmes liés aux transformations du biologique, aux OGM, aux interventions sur la

L'UNIVERSALITÉ

nature, à la micro ou à la nanochirurgie, aux implants sur l'homme, etc., et d'un autre côté les enjeux liés aux technologies de l'information. En réalité, on assistera à une convergence entre des familles de technologies différentes qui sont porteuses d'enjeux de types différents. Ce peut être l'occasion d'une véritable refondation militante.